

# «Tant que je peux écrire, j'aime»

Catherine Safonoff. Écriture et désir ont partie liée dans «Le mineur et le canari», qui évoque la relation entre une patiente et son psy. Magistral.

ANNE PITTELOUD

**d** «De quoi parle votre livre?», lui demande le Docteur Ursus, psychiatre spécialisé en addictologie. «D'une septuagénaire qui s'amourache de son psy», écrit la narratrice dans son carnet une fois de retour chez elle. C'est ce fil rouge amoureux que déroule Catherine Safonoff dans *Le mineur et le canari*, en 81 brefs chapitres où récit de la relation avec le médecin et anecdotes du quotidien s'enchaînent de manière fluide, par associations d'idées. L'auteure genevoise construit son texte à la manière d'une cure thérapeutique, les fragments juxtaposés finissant par tisser du sens sans jamais l'épuiser, dans une structure ouverte et dialogique: ce huitième roman s'avère un régal d'intelligence et de sensibilité, qui allie de façon presque miraculeuse légèreté et sens du burlesque, profondeur, authenticité et prise de risque.

C'est donc le médecin qui provoque le récit. Ou plutôt l'émotion amoureuse qu'il éveille chez la narratrice. Venue consulter pour un «problème de médicaments», elle est d'emblée ravie, littéralement, par le Docteur Ursus. Son allure, son crâne rasé, ses avant-bras soyeux et sa discrète élégance, la logique imparable de ses théories et les schémas qu'il dessine pour lui expliquer les comportements humains: tout l'enchantement. Le cadre de la rencontre, qui interdit une relation intime réelle,

autorise cet élan en toute sécurité. Les séances nourrissent ainsi le fantasme et se doublent d'écriture, le sentiment amoureux devenant déclencheur d'imaginaire, vecteur d'explorations profondes, fertile ferment littéraire.

## Écrire, aimer

Vécue comme un dialogue ininterrompu qui prépare le prochain rendez-vous avec Ursus, l'écriture se conçoit en forme d'adresse, de relation. «C'est à l'écriture que je me drogue, réalisera plus tard la narratrice. Je me suis attachée à Ursus comme le client à son dealer. Je le voyais, recevais ma dose de présence, que l'écriture distillait dans les intervalles entre les séances.» Le titre du livre reflète ce lien: autrefois, les mineurs emportaient avec eux un canari en cage et s'il commençait à suffoquer ou s'il devait mourir, c'était le signe que l'oxygène se faisait rare et qu'il fallait remonter. «La petite lumière que je suivrais», «l'oiseau ami, éclairer des souterrains», c'est le psychiatre bien sûr. Mais aussi l'énergie du désir retrouvé, intrinsèquement lié à l'écriture. «Tomber amoureux est libre. Il suffit de trouver quelle forme donner à l'amour non requis. L'écriture s'est naturellement présentée.» Elle s'introduit où la narratrice n'a pas accès, elle «porte l'illusion, elle devient l'illusion. Tant que je peux écrire,

j'aime, et tant que j'aime, j'écris.» La force de cet élan à la fois créateur et amoureux lui permettra aussi de transformer l'angoisse de vieillir, en lui donnant forme.

On devine l'auteure derrière la narratrice. D'autant qu'on retrouve, dans *Le mineur et le canari*, des motifs et des personnages qui traversent ses précédents romans. Depuis *La part d'Esmée* en 1977, Catherine Safonoff construit une œuvre singulière et forte qui joue avec les frontières de l'autobiographie – elle évoquait la relation à son père dans *Comme avant Galilée* (1993), à sa mère dans *Au tour de ma mère*, (2007), à un dernier amour avec *Au nord du Capitaine* (2002), des figures qui parfois apparaissent dans *Le mineur et le canari*. Si ses livres portent l'étiquette de «romans», c'est qu'elle y agence librement les fragments de sa vie, reconstruisant par l'écriture un «je» fluctuant, en perpétuel questionnement. De ses carnets alimentés chaque jour elle retient l'essentiel, chaque publication étant le précipité, intense et fragmentaire, d'années d'écriture.

## Comment finir?

Comment conclure une œuvre qui se nourrit du quotidien, et pourquoi mettre le point final? «Mon improductivité traduit un recul devant l'acte de finir, note-t-elle encore. J'ai des tiroirs pleins de commencements, cer-



«C'est à l'écriture que je me drogue», dit Catherine Safonoff dans ce huitième roman qui allie à merveille profondeur et légèreté. YVONNE BÖHLER

tains assez longs.» Ici, le texte trouve naturellement sa résolution: sa fascination pour le Docteur Ursus s'épousse. «Le filon est épuisé, et par coïncidence je le suis également.» La magie s'est tarie, la voix désirante se tait, «la substance merveilleuse est devenue inerte».

Et l'auteure nous guide doucement vers la conclusion, au fil de plusieurs chapitres qui soudain sont datés – «Pâques 2012»,

mentionne le dernier. De fait, la fin du récit semble un compte à rebours: alors qu'on devinait le passage du temps au flux des saisons, il est à présent chiffré, scandé. Jour après jour, la narratrice sort de l'écriture comme par paliers, comme une remontée pas à pas des profondeurs de la mine, avant que l'air ne vienne à manquer. Et puis ces mots, qui mettent un terme au voyage: «Maintenant le plombier ouvre

les fenêtres, ferme l'arrivée du gaz, mastique la fuite, et le mineur décroche la cage et remonte à l'air libre avec l'oiseau vivant.»

LE COURRIER

> Catherine Safonoff, *Le mineur et le canari*, Ed. Zoé, 2012, 180 pp.

> Me 19 septembre à 19 h, lecture par la Compagnie La Bocca della Luna et rencontre avec Catherine Safonoff à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, salle du Sénat du Palais de Rumine. www.bibliovaud.ch

# L'amour à l'horizon de nouvelles promesses?

Philosophie. Sur les traces de Platon et Spinoza, André Comte-Sponville et Luc Ferry s'attaquent séparément au même sujet: l'amour.

FRANÇOIS GACHOUD

Les deux philosophes ont déjà publié de concert un essai naguère fort remarqué: *La sagesse des modernes*. Chacun y va cette fois d'un ouvrage sur l'amour. Deux livres proches et complémentaires qui se profilent avec le souci, pour Comte-Sponville, d'en renouveler l'éclairage, et pour Ferry, l'intention de préparer l'avenir des générations futures.

L'ouvrage de Comte-Sponville s'ouvre sur les éternelles questions que l'amour pose. Si l'on ne saurait aimer par devoir, l'amour suppose-t-il des vertus comme le respect ou la gratitude, autrement dit une dimension morale? Mais laquelle en priorité? L'amour ne se suffit-il pas à lui-même? Quel rapport entretient-il d'autre part avec le bonheur si c'est essentiellement lui que nous visons? Le but de l'auteur est bien de réactualiser ces questions sans négliger des sources d'inspiration qui nous viennent de loin. Il en privilégie deux parce qu'à ses yeux elles sont demeurées assez fécondes pour nous parler encore aujourd'hui: Platon d'un côté et Spinoza de l'autre.

Platon, le premier, montra que toute forme d'amour naît du désir et que le désir implique le manque: on ne désire que ce qui nous manque et nous attendons précisément que l'amour le comble. Plus tard, Spinoza modifia la pers-



Avril 1956: Grace Kelly et le prince Rainier III à la veille de leur mariage. Mariage arrangé? Mariage d'amour? KEYSTONE

pective en la complétant: si le désir fonctionne en effet sur fond de manque, il est avant tout une force, une puissance créatrice qui nous donne des raisons de vivre. C'est la joie bien plus que le plaisir qui en est le pôle. Aimer, c'est se réjouir! Se réjouir de soi et de l'autre comme fruit d'une rencontre et d'une communion. Le tout à différencier cependant selon qu'il s'agit d'eros, d'amitié ou de charité. C'est à partir de là que Comte-Sponville cherche à réactualiser ces interprétations sans tomber dans le piège

qui consiste à les opposer systématiquement. L'art d'aimer inclut bien ces trois formes d'amour, car elles peuvent se compléter sans s'exclure. L'intérêt du livre est de nous montrer comment.

Quant à l'essai de Luc Ferry, banalement intitulé *De l'amour*, c'est le sous-titre qui importe. Car il ne vise rien moins que de fonder *Une philosophie pour le XXI<sup>e</sup> siècle*. Est-ce trop ambitieux? Nous penchons pour la négative dans la mesure où, si Ferry reprend certes des

thèmes déjà développés dans *La révolution de l'amour* (La Liberté du 30.12.2010), il cherche prioritairement à ouvrir des pistes porteuses d'avenir. Rédigé par ailleurs sous forme d'entretiens avec son ami et collaborateur Claude Capelier, le livre gagne en vivacité. Comment donc envisager cet avenir? Autour d'une mutation à portée sociologique et culturelle jugée capitale: celle du passage du mariage arrangé et contraint au mariage librement choisi par amour. L'émancipation féminine en est le cœur. On le sait bien entendu. Mais ce que l'on sait moins selon Ferry, c'est que cette mutation a déjà fondamentalement transformé nos vies. Elle a modifié la structure même des relations humaines sur tous les plans. En clair, l'amour est devenu le nouveau principe de sens. Le signe qui ne trompe pas, c'est que nous ne sommes plus prêts à nous sacrifier pour les valeurs d'autrefois, ces valeurs idéales, abstraites, qui avaient pour nom Dieu, la Patrie ou la Révolution. Ce temps est bien fini. Les seuls êtres pour lesquels nous accepterions de nous sacrifier désormais, ce sont ceux que nous aimons ou nous engageons à aimer pour défendre leur dignité.

C'est ce «deuxième humanisme» que Ferry appelle de ses vœux. Il prendra le relais du premier qui fut la conquête des droits de l'homme. Fondé

sur l'amour, il impliquera une nouvelle conquête, celle d'une justice, d'une solidarité, d'une fraternité plus universelles. Car il s'agira de l'établir par-delà les diversités culturelles, religieuses, sociales, politiques et même esthétiques. Vaste programme que d'aucuns jugeront utopique, mais qui postule, selon Ferry, de travailler sans relâche à une véritable révolution des mentalités, ce qui prendra du temps. Cette révolution ne fera pas non plus l'économie d'une autre dimension jugée indispensable et chère à l'auteur: celle d'une éducation et d'une spiritualité à consonance laïque.

Là où Ferry et Comte-Sponville se retrouvent et convergent, c'est en tout cas sur un point essentiel: si l'avenir humain ne peut pas se construire sans une promotion et défense inconditionnelle des droits de l'homme, ceux-ci devront désormais passer par la reconnaissance de l'amour comme seule valeur véritablement porteuse de sens et d'espérance pour toute l'humanité. Qui n'y souscrira par principe? Les générations futures vont-elles entendre l'appel? C'est bien là un enjeu conséquent. I

> André Comte-Sponville, *Le sexe ni la mort. Trois essais sur l'amour et la sexualité*, Ed. Albin Michel, 406 pp.

> Luc Ferry, *De l'amour. Une philosophie pour le XXI<sup>e</sup> siècle*, Ed. Odile Jacob, 246 pp.